

**UNIVERSITE DE PARIS I. PANTHEON SORBONNE.**  
**Séminaires sur la Théorie de la Rente et les Ressources Minières**  
**1980-81**

**LES RICHESSES DE LA NATURE ET LEUR APPROPRIATION.**  
**Aux frontières extérieures de l'économie politique. A. Smith et D. Ricardo**

Par

**Saul Alanoca**

*Candidat à Docteur en Economie International et Développement. (U. Sorbonne, Paris 1)*

*DEA- Diplôme des Etudes Approfondies. Economie Internationale (EHSS)*

*DESS- Diplôme d'Etudes Supérieures Spécialisées.(U. Sorbonne, Paris 1)*

*“Ils (les Romains) achetèrent un grand nombre d’esclaves, qu’ils mirent au pouvoir de surveillants attachés aux travaux des mines. Ces esclaves ont ouvert des galeries en divers lieux et, en s’enfonçant dans le sein de la terre, ont découvert des filons riches en or et en argent. S’avançant ensuite à une distance de plusieurs stades, non seulement en longueur mais en profondeur par les puits qu’ils ont creusés, et conduisant ces galeries souterraines en diverses directions, tantôt transversales tantôt obliques, ils poursuivent le métal, enfin, des entrailles de la terre, amenant au jour ces minéraux précieux, source de profits pour leurs maîtres”.*

*Diodorus Siculus,  
Livre V, 36.*

## **LES RICHESSES DE LA NATURE ET LEUR APPROPRIATION**

### **1.1. - RARETE, BESOINS ET TRAVAIL HUMAIN**

Le concept de rareté, appliqué par la théorie économique dominante, a ses racines dans le système de marché et dans la conception d’axe central atomistique propre aux sociétés du siècle dit des Lumières. Leurs conditions institutionnelles permettent de donner un sens opérationnel au postulat de la rareté. Mais l’hypothèse répandue, selon laquelle l’existence des moyens naturels amène dans toutes les sociétés et époques un ensemble d’actions cherchant à économiser les moyens commet une omission importante : l’hypothèse ne tient pas compte de la condition sociale de l’être humain lorsqu’elle considère son action sur la nature afin de se procurer les moyens de subsistance. La rareté en tant que concept n’est valable que si la contrainte naturelle de limitation des moyens entraîne une diversité de choix, concernant l’utilisation de ceux-ci, et cette situation sera possible avec l’existence des alternatives différenciées pour les utiliser et que s’il y a une gradation préférentielle des fins. Mais il résulte que ces dernières conditions sont le résultat des rapports sociaux des sociétés, c’est à dire déterminés socialement ; donc les conditions ne dépendent nullement que de simples faits de la nature. Considérer la rareté en tant que condition absolue d’où naît l’ensemble des institutions économiques signifierait réduire à néant la question dont l’activité économique est organisée.

En bref, une situation de rareté serait celle où les moyens d’existence peuvent être alternativement utilisés, mais qui sont insuffisants pour réaliser un ensemble d’objectifs. Mais ceux-ci, du fait d’être classés préférentiellement, impliquent une action et un choix entre les moyens à utiliser. Le postulat dégagé de ses prémisses significatives à savoir que les moyens possèdent des alternatives d’emploi et que les buts suivent une échelle de priorité le postulat de rareté ne suppose rien d’autre qu’un état d’insuffisance ; en tant que tel le postulat serait la permise mineure d’un syllogisme qui n’implique pas un acte de choix ; il faudra certaines hypothèses pour que la rareté en tant que contexte entraîne quelques conséquences ; ces hypothèses varient selon que la rareté est considérée comme caractérisant la situation d’un individu ou celle de la société. Dans les deux cas, la rareté fait l’objet d’une assertion ou d’une supposition.

Selon Hobbes, “Si deux hommes désirent la même chose, dont ils ne peuvent cependant bénéficier tous les deux, ils deviennent ennemis, et, pour parvenir à leur fin (c’est-à-dire principalement leur propre conservation et parfois leur plaisir seulement), ils s’efforcent de détruire ou de soumettre l’autre”.<sup>1</sup> Donc, on

---

<sup>1</sup> HOBBS: Leviathan, Ed. Sirey, 1971, Paris, p. 123.

peut traduire ainsi : s'il y a insuffisance, d'un produit critique pour la survivance d'une société il y aura guerre ; il y a insuffisance et il n'a pas d'accord, donc il y a guerre. Selon Hobbes, il y aurait guerre si le gouvernement n'imposait des restrictions au comportement impulsif des hommes. Rousseau réfutera Hobbes en considérant que les contrôles sociaux fondamentaux ne sont pas "gravés sur des tables de marbre ou de cuivre, mais dans le cœur des citoyens". Plus loin... "S'il y a insuffisance, les hommes agiront d'accord avec les valeurs institutionnalisées"<sup>2</sup>. Ils agiront, en tout cas, qu'il y ait ou non insuffisance.

Nier la pertinence universelle de la rareté pour expliquer le fonctionnement de l'économie n'équivaut évidemment pas à nier la pertinence de situations de rareté dans certaines conditions sociales spécifiques. Mais, en abordant la question de la rareté d'une autre façon, on peut voir que, chez Hegel (et aussi Feuerbach et Marx), le travail "est l'activité générique de l'homme", le travail est un rapport à la nature avant d'être un rapport historiquement déterminé.<sup>3</sup>

Le social se modifie sur la nature, l'homme et la nature, toujours présente, d'une façon opposée, sont considérés comme un tout, un ensemble ; les lois de la société sont naturelles, parce que ce sont celles de la nature. Pour Marx, le sens de l'histoire, sera le projet qui va de la nécessité à la liberté la transformation du monde, c-a-d de la nature. J.P. Sartre pense, comme Marx, qu'il existe une grande différence entre l'homme et la nature ; les marchandises ne sont pas seulement des choses, l'existence n'est que pure matérialité. Elle serait surtout "une faille" par laquelle le néant hante l'être et le transit d'angoisse et d'inquiétude. Pour lui, l'homme dépasse sa nature en créant et incarnant des signes<sup>4</sup> La matière, la nature, contrairement aux thèses de Hegel, ne sont pas seulement extérieures à l'être humain : elles lui sont aussi hostiles ; la nature est agressive et développe l'antidialectique d'une "histoire inhumaine" qui montre un "sens terrible et désespérant" et qui prend aux hommes "leur substance (leur travail) pour la retourner contre eux sous forme d'inertie active et de totalisation par extermination"<sup>5</sup>. Le travail sera lié par la contrainte de la rareté, qui est, à la fois, une tension et un milieu (un medium).

L'homme et son travail sont dans la contrainte, la négativité dialectique se matérialise dans la rareté qui détermine, en dernière instance, tout mode de production, et va déterminer aussi, d'une certaine manière, l'économie politique : "l'étude analytique des institutions de rareté se nomme économie politique"<sup>6</sup>. Les catégories de l'économie politique dominante sont réaffirmées ; on ne discutera pas de sa négation ou de son affirmation : on dira surtout que le problème posé à l'économie politique, celui du rapport à la nature, et en particulier la distribution des ressources naturelles, même si elle a fait l'objet d'un débat nourri, continue à exister. Pour Marx, ce rapport est historiquement déterminé et économiquement sanctionné: il s'agit du rapport de distribution de la rente foncière qui se greffe sur la circulation marchande des choses naturelles, par la même, transformées en marchandises. Mais avec la théorie de la valeur-travail, ce sera assez difficile de travailler pour voir la détermination quantitative de la valeur des matières premières non reproductibles ; la théorie marginaliste considérant toutes ses incohérences est moins philosophique et satisfaisante, mais plus pragmatique, tant il est vrai que la rareté naturelle ne semble pas pouvoir expliquer à elle seule les rapports de force de nature manifestement politique qui existent au niveau international, plus exactement à propos du prix des matières premières. Naturellement, dans toutes les théories, on peut contourner l'obstacle en introduisant le progrès technique, les besoins nouveaux, les substitutions, etc. Cependant, le problème théorique subsiste encore. L'application de techniques plus rentables dans l'exploitation des gisements épuisables, ne fait que reporter le problème (à 20-30 ans de durée de vie du gisement), à une date ultérieure ; alors, nouvelle technique, mais la contrainte "pas suffisant", "rareté", "épuisement" continue. Ceci donnera, d'une certaine façon, raison à Sartre, qui écrit, dans le paragraphe intitulé "Rareté et Mode de Production" :

<sup>2</sup> (2)(3) ROUSSEAU, J.J. : Le Contrat Social, L 2, Ch. 12.

<sup>3</sup> HEGEL, G.W.F. : Principe de la Philosophie du Droit, § 196-199, Gallimard, Paris, p. 227.

<sup>4</sup> SARTRE, J.P. : Critique de Raison Dialectique, (C.R.D.) Gallimard, Paris, 1960, pp. 95, 96, 107.

<sup>5</sup> SARTRE, J.P. : C.R.D. § Rareté et Mode de Production. pp. 200-224.

<sup>6</sup> SARTRE, J.P. : C.R.D., p. 225.

“La rareté, comme relation fondamentale de notre histoire, et comme détermination contingente de notre relation univoque à la matérialité”<sup>7</sup>, c’est que toute l’aventure humaine du moins jusqu’ici est une lutte acharnée contre la rareté. La rareté est un élément, un médium, un milieu, “en tant qu’elle est un rapport unitaire d’une pluralité d’individus. Autrement dit, elle est relation individuelle, et milieu social”<sup>8</sup>.

Le problème de la rareté appelle une réflexion sur la nature et la grandeur des différentes rentes qui sanctionnent économiquement la dureté de la lutte contre une nature hostile. Pour A. Smith, D. Ricardo et K. Marx, les trois revenus fondamentaux sont la rente, l’intérêt et le salaire. Les rentes différentielles et absolues chez Ricardo, deviennent surtout différentielles, liées à un profit de monopole et à une imperfection de la concurrence ; donné la fertilité du sol ou la richesse du gisement, la rente est assimilée à un surprofit, avec une productivité supérieure à la moyenne des moyens de production. Dans certaines interprétations faites à partir de Sraffa, la rente apparaît comme un solde de la répartition qui échappe à la loi commune de la rémunération des biens d’équipement<sup>9</sup>. Chez Morishima, la rente n’est traitée que comme différentielle elle apparaît comme un cas très particulier de la catégorie plus générale de “prix de production”, lorsque la concurrence est imparfaite, ce qui revient bien à ne faire de la rente qu’une altération de la catégorie de profit.<sup>10</sup>

Ce premier chapitre, situé aux frontières de l’économie politique, nous introduit aux questions relatives à la rareté, les besoins, le travail et la rente ; on perçoit déjà la diversité des opinions. L’introduction progressive dans cette “mine” de problèmes nous amènera aux galeries existant à l’intérieur, qui, placées dans l’ensemble du système économique, créeront les débats autour des dimensions du marché et les augmentations de taux de profit (Malthus-Ricardo), la fertilité des terres, la satisfaction des besoins, et son lien avec la rareté. On insistera encore sur ce point, considérant la constante allusion qui y est faite dans la littérature économique contemporaine traitant des problèmes relatifs aux matières premières minérales. La rareté, élément obligatoire qui fonde l’économie politique, est conçue comme le rapport existant entre les besoins ressentis et les besoins satisfaits.

Après le premier “choc pétrolier”, surgit une littérature axée sur la pensée néo-classique signalant le risque de pénurie de minéraux, et, ainsi, l’insécurité du système industriel, sa dépendance vis-à-vis des pays dits du “Tiers Monde”, les nationalisations et l’instabilité de ses approvisionnements, donc l’augmentation de la rareté et des besoins du système.

La théorie néo-classique considère que les besoins sont subjectifs, individuels, universels et immuables. Dans le système économique, l’entrepreneur est le révélateur des besoins économiques et les courbes d’indifférence d’équilibre général ou d’optimum impliquent les hypothèses d’indépendance des préférences, des besoins naturels et de correspondance totale entre besoins solvables et besoins ressentis. D’après l’exposé fait dans les pages précédentes, il nous semble que cette conception qui est dominante dans la réflexion économique ne se situe au même niveau ou n’est pas viable.

Chez les classiques et chez Marx, le travail sera le premier des besoins de l’homme, et, ce faisant, il se situe dans une idéologie productiviste en acceptant la dure discipline du capital. Marx et Freud se rejoignent, lorsqu’ils mettent en évidence le travail aliéné nécessaire à la réalisation des satisfactions des besoins ; pour le premier, la consommation individuelle des ouvriers forme un élément de reproduction du capital et la sphère de consommation est élargie par la production des nouvelles valeurs d’usage. L’aliénation sera pour lui le fruit exclusif du système capitaliste. La fin du capitalisme libérera les forces productives et les nouveaux rapports

---

<sup>7</sup> SARTRE, J.P. : C.R.D., p. 225.

<sup>8</sup> MOREAUX, M. : Rente Absolue, Rente Différentielle, Salaire et profit. Rev. Economique, Vol. 30, N° 2, Mars 1979, pp. 320—337.

<sup>9</sup> MORISHIMA, M.: Marx’s Economics. A dual Theory of Value. Cambridge, 1972.

<sup>10</sup> MORISHIMA, M: Marx’s Economics. A dual Theory of Value. Cambridge, 1972.

sociaux restitueront aux prolétaires leur véritable essence humaine dont les a privés la bourgeoisie. Pour Freud, le travail aliéné est un phénomène inéluctable, résultat de la confrontation du ça (le monde des instincts) et le sur-moi (élément répressif fondamental du mouvement mental) ; le moi se trouve au milieu et exprime le système perception-conscience cognitif. Chez lui, besoin et objets sont étroitement liés. Ces trois ensembles de théorie ont largement influencé les théories contemporaines des besoins, qui, à leur tour, ont conditionné les théories économiques auxquelles elles appartiennent, et, par conséquent, d'une manière ou d'une autre, les diverses politiques référentes aux ressources naturelles.

Faisons maintenant la distinction entre besoins directs et indirects. Les premiers participent à l'essence même de l'être humain ; ils lui sont intrinsèques en tant qu'être social et individu ; étant immuables, les moyens de leur satisfaction varient. De cette façon, dans une société donnée, il est possible de sacrifier certains besoins, si, par ailleurs, d'autres sont satisfaits avec suffisamment de force pour anesthésier ce qui manque.

Les besoins indirects se présentent comme les résultats de l'action des êtres humains pour combattre la rareté. Ils comprennent à la fois le travail des hommes, tous les biens fabriqués et toutes les satisfactions non marchandes apportés à certains besoins extra-économiques. Les besoins directs expliquent la rareté, et fondent l'économie politique. Leur définition dépasse largement le seul domaine économique (santé, sexualité, sécurité, liberté, équité etc.). Les besoins indirects constituent les actions destinées à combattre la rareté.

En analysant le système économique en termes de système de besoins, il est clair que l'insuffisance de satisfaction d'un besoin direct (le blé, le pétrole, etc.) peut conduire à un surcroît de travail par l'accroissement de la productivité dans les terres par exemple, ce surcroît diminue aussi la satisfaction du besoin de stabilité ou repos et peut créer un nouveau déséquilibre.

Le rationalisme industriel, en intensifiant le travail dans la sphère de la production crée le système des besoins afin de satisfaire les besoins de la société, même au temps l'amène plus que tout à satisfaire les besoins du système industriel en certains périodes devient dominant (publicité, communication., réduction de prix, soldes etc.) Présenté cette section, et les deux suivantes, en dehors de l'économie politique, elles nous serviront de point de référence dans la démarche qui nous amènera vers la problématique économique des matières premières minérales.

## **1.2. DE L'HETEROGENEITE DES TERRES CHEZ A. SMITH**

Le système industriel se reproduit en produisant. Cette reproduction est faite sous contrainte et impose une structure dynamique à tous les éléments économiques qui interviennent dans le système productif. Les richesses naturelles de son espace territorial sont exploitées en priorité, en fonction de la "sécurité politique" de son espace economico-juridique et de la rentabilité de ses gisements ; à moins qu'en dehors du système, existent d'autres gisements de meilleure qualité ou à couts de production plus faibles, qui lui permettront de satisfaire sa sécurité et son taux de profit moyen. Le système industriel se transformera donc en changeant ou détruisant l'économie "naturelle" ; la réalisation de la valeur ajoutée, (valeur, plus-value), sa dynamique et son élargissement se feront en partie à travers l'existence d'une formation sociale donnée.

A la naissance du système industriel, l'enrichissement reposait sur la capacité de l'homme à toujours utiliser la nature de la façon qui lui était la plus profitable, de telle sorte que le progrès des forces productives se conjuguaît pour augmenter constamment la maîtrise de la nature et la prise de conscience de soi.

La force productive de la nature serait canalisée au service de la finalité humaine : richesse universelle, homme universel. Derrière cet optimisme capitaliste (ou socialiste), il y a une pratique politique qui assure la richesse des nations techniquement dominantes par des moyens politiques ou économiques traditionnels qui subordonnent peu à peu au système industriel les formations sociales où ne domine encore pas la valeur d'échange (bien qu'elle existe). L'agriculture, signe de plénitude des Physiocrates, jouera chez Marx un rôle secondaire face à l'industrie qui sera en soi source de progrès indéfini et d'abondance. L'homme, avec

l'accumulation d'un savoir, crée et domine l'industrie, laquelle, à travers ses processus de production et sa technique, domine l'hétérogénéité de la nature et, par-là, permet sa transformation.

La nature, bien qu'elle nous apporte un surplus, échappe aux calculs économiques normaux, puisque la rente (R) correspond à un prix de monopole <sup>11</sup> elle est le résultat de l'appropriation du pouvoir de la nature, et elle ne peut donc être, dans ce surplus, qu'un résidu du jeu économique naturel. La transformation de la nature se présente comme la condition d'existence des hommes. La rente sera l'expression de ce surplus qu'apporte la nature par rapport à la simple reproduction de ceux qui travaillent le sol et de la fertilité de la terre elle-même. De cette façon, la rente sera déterminée, d'après **A. Smith**, par la différence entre *“la part du produit qui est suffisante pour garder le capital grâce auquel le locataire peut fournir les grains payer le travail, acheter et maintenir les bestiaux, et autres instruments d'agriculture, ainsi que les profits ordinaires de la ferme”*<sup>12</sup> et le surplus qui est apporté par la terre. *“Cette portion, cependant, peut être considérée comme la rente naturelle du sol ou la rente pour laquelle on admet naturellement que la plus grande partie du sol devrait être louée”*.

Selon Smith, il y a des besoins qui sont primordiaux, et d'autres qui sont illimités et postérieurs aux premiers. La nature nous donne donc des sols fertiles qui satisfont nos besoins alimentaires, et qui sont aptes à donner une rente. Ces besoins de subsistance sont la source originale de la rente. Donc, la nature biologique de l'homme, en demandant des biens élémentaires, détermine la rente, et, par conséquent, le monopole de la propriété du sol<sup>13</sup>. Originellement, la rente fait exception aux principes de la liberté économique concurrentielle. Même si la théorie de la rente de Smith est contradictoire, elle s'accorde avec celle des Physiocrates pour reconnaître la supériorité de la productivité du sol, elle est un don de la nature.

Cette rente a une autre caractéristique inverse, qui est étendue par Ricardo à l'ensemble de sa théorie de la rente. En parlant *“dans l'état rude et originel”*, la terre produit des matériaux de logement et d'habillement à un plus grand nombre d'hommes qu'elle ne peut en nourrir. Mais cette rareté peut être supprimée par un simple changement d'application de la force de la nature et non pas une substitution de travail humain au travail naturel ainsi il adapte la nature aux besoins humains, en changeant la direction de la force de la nature, mais ne pourrait rien sans elle en matière agricole. La terre est donc une productrice surabondante, prodigue, mais sa production est aveugle, elle fournit ce qui est nécessaire, mais aussi ce qui est superflu, la nature aura donc une force d'indépendante, que l'homme transformera ou utilisera selon ses besoins.

Du point de vue d'A. Smith, la productivité de la nature est la cause de la rente comme la division du travail est celle de la richesse industrielle. Ainsi, la rente correspond la transformation ou au travail de la nature ; plus elle sera fertile, forte, plus elle aura travaillé, autrement dit, ce n'est pas la combinaison de l'utilité et de la rareté de la terre qui est à l'origine de la rente, mais la fécondité productive de la nature<sup>14</sup>.

En considérant toutes les terres homogènes et les revenus des consommateurs identiques, la rente de A. Smith, qui est une rente absolue, subsisterait néanmoins puisqu'elle repose sur le travail naturel et que les besoins des hommes, du nécessaire au superflu, se satisferont dans le même ordre. En supposant que l'appropriation ne soit plus privée, le surplus qu'elle représente sera réparti autrement ; donc, la rente serait l'expression du surplus. Ainsi, Smith considère d'emblée le point de vue des quantités globales. La théorie de la rente ferait partie de la théorie générale de surplus, et le travail humain ne serait qu'un cas particulier du travail en général, défini comme la capacité qu'a la nature vivante de laisser un surplus en sus de sa simple reproduction. D'où l'accent mis par A. Smith qu'ont les terres incapables d'amélioration d'obtenir une rente. Bien que cette supposition d'homogénéité rende valable cette théorie, l'hétérogénéité des conditions réelles de production et consommation va l'infirmer et nous obliger à étendre la notion différentielle aux denrées nécessaires à la production et la reproduction de la vie humaine.

---

<sup>11</sup> SMITH, A: An inquiry into the nature and causes of wealth of Nations. London, 1961, Tome I, p. 16

<sup>12</sup> SMITH, A. W.N. p. 161.

<sup>13</sup> LANTZ, P. : Valeur et Richesse. Ed. Anthropos, Paris, 1977, p. 41.

<sup>14</sup> LANTZ, P: Valeur et Richesse. Ed. Anthropos, Paris, 1977, p. 41.

Les études des conditions de civilisation au XVIIIème siècle vont reposer sur l'accumulation des biens fixes et sur la population. La condition première en est la bonne direction qu'aura prise l'agriculture, donc, la bonne orientation donnée à la force de la nature. Le prix du blé est l'étalon grâce auquel on mesure le degré de civilisation d'une nation ; s'il est relativement bas par rapport à celui de la viande, on aura la preuve que le pays est bien cultivé<sup>15</sup>. L'augmentation des prix des produits d'origine animale est compensée par la diminution de ceux des produits d'origine végétale. *“En temps d'abondance modérée, quand le blé est à son prix ordinaire ou moyen, la montée naturelle dans le prix de quel qu'autres sorte de produit brut ne peut beaucoup affecter les pauvres. Ils souffrent plus de la montée artificielle qui a été occasionnée par les taxes sur les prix de quelques biens manufacturés tels que le sel (sic), le savon, le cuir, les chandelles, le malt, la bière”*<sup>16</sup>. Les prix naturels sont donc ceux qui conditionnent le meilleur rendement du sol, en étant à la fois le signe et la condition.

Les produits du sol peuvent donc être classés en trois catégories : ceux qui peuvent servir d'étalon, parce qu'ils représentent, en gros, une mémé quantité de travail et que leur valeur vient non de leur rareté, mais de leur constante utilité ; la population varie en fonction de leur abondance. La rente des autres produits du sol est également absolue, mais variable et ne peut pas servir de terme de référence la demande est conditionnée par la quantité de population, laquelle, à son tour, est déterminée par la fertilité de la terre et la culture végétale. Les produits miniers ne peuvent, en aucune manière, servir à mesurer la valeur des marchandises dans le temps, et entre des nations différentes, puisque leur propre valeur en quantité de travail est elle-même variable, donc on ne peut pas calculer la valeur des produits par rapport à un étalon, lui aussi variable. La richesse et la pauvreté ne sont pas en condition d'être mesurées en prix d'or ou d'argent, qui ne reflètent pas leur valeur. Smith nous donne deux axiomes fondamentaux : la valeur d'un produit est toujours déterminée par le travail qu'il contient, le blé trouvera toujours des acheteurs, puisque la croissance de sa production augmentera celle de la population<sup>17</sup>

La situation des produits du sol non alimentaires, mais utiles à la satisfaction des besoins de la physiologie huma n'est donc intermédiaire entre celle de la nourriture de base et celle des métaux précieux. La rente qu'ils procurent est absolue, à cause de leur valeur d'usage et différentielle parce qu'ils ne sont pas absolument indispensables et qu'ils peuvent être substitués les uns aux autres. Les produits du sol qui augmentent la richesse du monde, procurent une rente absolue à un moment précoce ou tardif de la fixation du capital, selon que leur utilité est primaire ou secondaire, alors qu'au contraire, *“les mines les plus abondantes, qu'elles soient de métaux précieux ou de pierre précieuses, pourraient peu ajouter à la richesse du monde”*<sup>18</sup> Smith en se basant sur le problème démographique de l'époque voit la demande des biens utiles augmenter en fonction de l'abondance ; par contre, en ce qui concerne les biens miniers précieux, leur prix minimum est déterminé de la même manière que celui des autres produits, tandis que leur prix maximum n'est pas déterminé par leur cout en travail, mais par la rareté ou l'abondance de ces métaux eux-mêmes<sup>19</sup>. Le prix de métaux précieux ne sera pas la récompense de la productivité de la nature, mais sera établi en fonction de notre imagination<sup>20</sup>; il est à la mesure de la rareté. La théorie de Smith a donc deux modes d'explication : *les besoins élémentaires et les prix minima s'expliquent par le travail, et les besoins superficiels et les prix maxima par la psychologie de l'imagination.*

**Ricardo** substitué ce dualisme économique pour implanter le monisme par une systématisation de la valeur travail, ce qui conduit au rejet de la rente absolue. Chez lui, la nature changera de signe, de la richesse productive de la nature on passera à l'idée de décroissance, la *rente de don de la nature*, se convertira en frein qui empêchera les profits et les salaires de monter. Smith voit dans les lois de la nature une norme qu'il fallait

---

<sup>15</sup> LANTZ, P. Op. Cit., p. 45.

<sup>16</sup> SMITH, A.: W.N. p. 269.

<sup>17</sup> LANTZ, P. Op. Cit., p. 46.

<sup>18</sup> SMITH, A.: W.N. I, p. 193.

<sup>19</sup> SMITH, A.: W.N. I, p. 191.

<sup>20</sup> SMITH, A.: W.N. I, p. 183.

retrouver. Ricardo ne perçoit qu'une contrainte à combattre qui se révèle de plus en plus difficile, avec l'augmentation progressive de la population.

### 1.3 DE LA FERTILITE, DE LA DECROISSANCE ET DU PROFIT CHEZ D. RICARDO

Dans ses notes de 1810-1811, déjà, Ricardo s'intéresse aux rendements de la terre, et ce sont dans ses discussions avec Bentham qu'il exprimera ses points de vue. Bentham, influencé par les Physiocrates et par la conception traditionnelle de l'époque, verra le travail comme producteur d'utilité. Pour lui, il n'y a pas de richesse naturelle, si le travail ne les transforme pas, mais réciproquement, le travail humain est lié nécessairement à une action sur la nature. "*Le travail, en lui-même, est incapable de rien produire sans la terre*". A cette affirmation, il ajoute "*abstraction faite du travail, la richesse ne reçoit aucun accroissement d'un simple accroissement dans la quantité de terre. Cet accroissement de terre pourrait aller à l'infini sans produire aucun accroissement de richesse*"<sup>21</sup>. Cette opinion, selon Ricardo, est fondée par la capacité décroissante de la terre à produire en proportion du travail et du capital qui y sont employés. Ricardo attribue à Bentham une conception qui ne figure pas dans son texte, mais qu'il y projette, et qui transforme une proposition générale, valable pour n'importe quelle terre. Si la valeur ne provient pas du travail incorporé, et n'est pas objet de l'Economie Politique, la richesse provenant de la fécondité naturelle et celle produite par le travail humain ne pourront être distinguées. Pour Bentham, le travail sur une terre de qualité supérieure, permet un accroissement de la richesse et de la valeur d'échange, alors que, pour Ricardo, le travail sur une terre de qualité inférieure, aboutira à une augmentation de la valeur d'échange de chaque mesure du produit de la terre. Et d'après la doctrine finale de Ricardo, le travail sur des terres à rendement décroissant diminuera la richesse par habitant, mais ne diminuera pas la richesse globale. La richesse dépend toujours de la quantité des marchandises produites sans tenir compte de la facilité avec laquelle on a pu se procurer les instruments employés à sa production<sup>22</sup>.

De 1813 à 1824, dans le système industriel anglais, certains problèmes se sont posés aux théoriciens de l'économie politique. En partant du problème de la prospérité, ils aborderont la cause de la chute du profit agricole. Malthus, fidèle aux théories des débouchés mercantilistes, témoigne de l'importance que l'espace joue dans la pensée économique à cette époque l'augmentation du capital aura de grandes possibilités dans une nation de grandes dimensions et de riches possessions coloniales. Pour Ricardo, au contraire, s'il n'a plus de capital, le capital existant ne pourra pas se déployer sur un plus grand espace en donnant un taux de profit supplémentaire. Le taux de profit général ne dépend pas des débouchés ; celui-ci dépend de la quantité de capital, qui, elle-même dépendra de la quantité de nourriture produite grâce aux progrès de l'agriculture. Donc, l'origine du taux de profit proviendra de la fertilité du sol, et non de l'échange. La richesse ne peut se créer autrement que par la production c'est-à-dire par la création de valeurs d'échange dans les terres où la production est plus facile, et dans des sols qui nous apportent une économie de temps de travail dans production.

Logiquement, les conséquences seront opposées chez Malthus et Ricardo. Pour le premier, le profit est commercial, pour le deuxième, il s'agit de diminuer les coûts de production des travailleurs, à travers l'importation de blé, ce qui amènera une diminution des salaires dans le revenu final et une augmentation des profits. Ricardo voit l'origine de son désaccord avec Malthus dans le fait que celui-ci raisonne à court terme et lui-même à long terme. Malthus donne plus d'importance au taux de profit par unité de capital existant, et, par-là, au profit spéculatif, tandis que Ricardo considère plutôt le taux de production et le taux de profit qui correspondent à une quantité accrue de surplus disponible<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> RICARDO, D.: The Works and Correspondence of David Ricardo. CUP, London, 1951. T. III p.

<sup>22</sup> RICARDO, D : Op. Cit. T.I, p. 279.

<sup>23</sup> RICARDO, D : Op. Cit. T. VI, pp. 114-117.



Ricardo, en étudiant le problème des rendements décroissants par rapport aux profits, met l'accent sur le caractère régressif de la rente, alors que Malthus, au contraire, prétend comme Andersson<sup>24</sup> démontrer la nécessité de la rente comme signe et condition du progrès économique, et, ainsi, la justifie. Le but de Malthus est de montrer que la terre est un moyen de production ; dans l'interprétation néo-marginaliste, on dira qu'elle est un facteur de production qui doit être rémunéré comme tel ; la rente est considérée dans le cadre d'une inélasticité de l'offre d'un facteur par rapport à son prix "ainsi en est-il de la terre de même que les aptitudes naturelles des individus". "Certaines personnes doivent à leur talent rare de toucher une rente : le grand pianiste touche une rente qui est la différence entre les recettes de ses concerts et le revenu annuel qu'il obtiendra, par exemple, comme membre d'un grand orchestre<sup>25</sup>" L'idéologie permet ainsi de justifier certaines rémunérations qui, en fait, se ramènent à des situations de monopole, au nom de la rareté de la production. Les propriétaires fonciers de Malthus jouissent ainsi d'un revenu qu'ils n'ont même pas produit.

Dans le cas de l'inégalité entre les hommes, on se trouve devant un problème interne à la société ; dans le cas de l'inégalité entre les terres, on est placé devant un problème extérieur au système social lui-même.

Ricardo en systématisant la théorie de la rente foncière passe d'un modèle où le surplus est déterminé par la quantité physique de blé excédant le minimum requis pour les travailleurs de la terre (comme les Physiocrates), à une théorie où le modèle est estimé en valeur mesurée par le travail incorporé. Les contraintes de la production limitent alors moins strictement le profit, puisque l'augmentation de la productivité de la nature compense partiellement et provisoirement la limitation de la production agricole grâce à l'incorporation d'une partie de la production industrielle dans les biens salariaux.<sup>26</sup>

La rente sera déterminée par la différence entre les conditions de productivité de la meilleure terre et celles de la plus mauvaise, dont le propriétaire reçoit un revenu tendant vers zéro. "La rente, dira Ricardo, est alors dans tous les cas, une partie des profits préalablement obtenus sur la terre. Elle n'est jamais une création des revenus, mais toujours une partie de revenu déjà créée"<sup>27</sup>

Considérant que les différents secteurs de l'économie ont leur taux de profit calculé en blé, le prix du blé et la production de la terre joueront un rôle important mais pas déterminant. "On a pensé que le prix du blé règle les prix de toutes les autres choses. Ceci m'apparaît une erreur"<sup>28</sup>. En démontrant la dépendance du taux de profit par rapport à la terre, il admet que les conditions de production déterminent le prix des autres marchandises de façon indépendante. "Les marchandises, dit-il, peuvent matériellement monter ou baisser de prix, tant que l'argent et les marchandises continuent dans les mêmes proportions ou plutôt tant le coût de production des deux, estimé en blé, continue d'être le même"<sup>29</sup>.

En résumant, on pourra dire que la richesse de la nature captée par la technique, abaissera la valeur des biens salariaux qui ne sont pas constitués de produits alimentaires, et à basse composition en matières premières. Le taux de profit pourra donc augmenter à nouveau grâce à l'incorporation dans les biens salariaux du travail gratuit de la nature qui compensera les rendements décroissants du capital et du travail affectés à la production du sol.

L'exploitation des terres (mines, gisements) de mauvaise qualité fera monter la valeur des marchandises dans secteurs qui les utiliseront ; à égale quantité de travail ou avec deux techniques égales, on

---

<sup>24</sup> ANDERSSON, J.: An inquiry into the nature of the corn laws with a view to the new corn bill proposed for Scotland, Edinburgh, 1777. MALTHUS: An inquiry into the nature and progress of rent.1815.

<sup>25</sup> BARRE, R. : Economie politique, T. II, p. 65.

<sup>26</sup> LANTZ, P. Op. Cit., p. 105

<sup>27</sup> RICARDO, D. Op. Cit., T 1V, p.12 note.

<sup>28</sup> RICARDO, D. Op. Cit., T 1V, p.21 note.

<sup>29</sup> . RICARDO, D. Op. Cit., T 1V, p.21 note.

obtiendra des résultants moins productifs. Etant donné que terres et gisements sont limités, il arrivera le moment où, à mesure que le capital augmente, la rente bloquera l'accumulation du système.

La quantité de travail consacrée à l'exploitation des mauvaises terres croît constamment et la décroissance du taux de profit qui résulte de l'absorption par la rente foncière de la différence entre le coût de production de la terre marginale et de la terre la meilleure est donc inévitable. Le taux profit est donc ici déterminé en dernier lieu, une fois connu le prix du blé, celui-ci étant lui-même déterminé par les conditions d'exploitation de la terre la moins féconde; la rente qui en résulte, et la quantité de travail affectée aux biens salariaux s'accroissent ; à mesure que s'accumule le capital et, en conséquence, la rente, le salaire en argent augmente tandis qu'il diminue en valeur d'usage. *“La tendance naturelle, dira Ricardo, des profits est alors de baisser : en effet, dans le progrès de la société et de la richesse, la quantité additionnelle requise est obtenue par le sacrifice d'un travail croissant. Cette tendance, pour ainsi dire, cette gravitation des profits, est heureusement mise en échec à intervalles répétés par l'amélioration des machines qui aident à la production des biens nécessaires, aussi bien que par les découvertes dans la science agronomique qui nous rendent capables d'abandonner une partie du travail auparavant requise et donc de diminuer le prix des biens de première nécessité pour la consommation de l'ouvrier”*<sup>30</sup>.

Donc, le capital destiné à payer les salaires sera composé des matières premières, de blé et de produits fabriqués grâce au rôle joué par les machines, s'ajoutent au bénéfice de la consommation ouvrière.

En exposant les problèmes mentionnés dans le présent chapitre, aux “frontières extérieures” de l'économie politique, nous aborderons progressivement, dans les séminaires suivants, la théorie de la rente chez Ricardo et chez Sraffa et plus tard des questions économiques plus étroites, se référant aux ressources **minérales**.

Saul Alanoca  
U. Sorbonne Paris 1  
[www.alanoca.net](http://www.alanoca.net)  
[www.academia.edu](http://www.academia.edu)

---

<sup>30</sup> RICARDO, D. Des Principes de l'Economie Politique et de l'Impot, Flammarion, 1977, p.104.